

barras où le mettait son inexpérience en fait de négoce, et finalement lui proposa de se charger de sa mission, moyennant une remise. L'autre accepta, promit monts et merveilles, et se fit, au préalable, remettre la précieuse pacotille. Au bout de quelques jours, M. deLezay, surpris de ne recevoir aucune nouvelle de son mandataire, se rendit à son domicile ; il était parti de la veille emportant les marchandises-

Quelle excuse donner ? Que dira-t-on de lui ? Quelle contenance tenir ? Telles étaient les pensées qui l'agitaient sur la route de Paris. A son arrivée, à peine fut-il question de son aventure. Les événements avaient marché. Les réunions de madame de Beauharnais, devenues suspectes, avaient cessé comme tant d'autres. Les amis se tenaient éloignés ; les uns pour n'être pas compromis, les autres pour ne pas compromettre.

C'était le moment de la grande lutte entre la Gironde et la Montagne. Encore quelques jours et le 31 mai, qui devait la terminer, allait apparaître au bruit du tocsin et de la générale. On connaît les suites de cette journée. Les deux frères y furent compromis, au premier rang des grenadiers, dans la section de la Butte-des-Moulins, haïe des membres de la commune, à cause de ses opinions modérées ; nobles, outre cela, ils étaient tout ce qu'il fallait être, à cette heure, pour mériter les honneurs d'une dénonciation. Certains d'être arrêtés, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Les barrières de Paris venaient d'être fermées ; ils purent les franchir au moyen d'un permis de santé pour Forges-les-Eaux, soigneusement antidaté, qu'ils avaient obtenu de leur commandant de section, Raffet, dont ils étaient personnellement t'onnus.

Us se croyaient quittes de tous dangers, quand ii la porte de Paris, au premier village qu'ils rencontrèrent, ils furent arrêtés et conduits devant les commissaires de Convention